



EUROPACORP DISTRIBUTION PRÉSENTE

MYLÈNE JAMPANOÏ

LES FILLES DU BOTANISTE

UN FILM DE DAI SIJIE

AVEC LI XIAORAN
MR LIN
WANG WEIDONG

D'APRÈS LE SCÉNARIO DE DAI SIJIE
ET DE NADINE PERRONT

Durée : 1h35

SORTIE NATIONALE LE 26 AVRIL 2006

www.lesfillesdubotaniste.com

Distribution

EuropaCorp Distribution
137, rue du Faubourg St-Honoré
75008 Paris
Tél. : 01 53 83 03 03
Fax : 01 53 83 02 04
www.europacorp.com

Presse

Laurent Renard
53 rue du Faubourg Poissonnière - 75009 Paris
Tél. : 01 40 22 64 64
Fax : 01 53 34 99 35

Matériel disponible sur www.europacorp.com/Extranet

植物学家的中国女孩





SYNOPSIS

Dans la Chine des années 80, tous les tabous ne sont pas levés.

Min, jeune orpheline, part faire ses études chez un botaniste de renom. Homme secret et père autoritaire, ce professeur vit sur une île qu'il a transformée en jardin luxuriant. Contrainte de partager cette vie solitaire et effacée, sa fille An accueille avec joie l'arrivée de l'étudiante. Très vite complices, les deux jeunes femmes voient leur amitié évoluer vers une attraction troublante, sensuelle et interdite.

Incapables de se séparer, Min et An imaginent bientôt un dangereux arrangement pour continuer à partager le même toit...



ENTRETIEN AVEC DAI SIJIE

(SCÉNARISTE
ET RÉALISATEUR)

Dai Sijie, cinéaste et romancier, est né en 1954 dans la province chinoise du Fujian. Fils de médecin, il est envoyé en rééducation scolaire de 1971 à 1974. À la mort de Mao, il réussit un concours d'entrée à l'université et obtient, un peu plus tard, une bourse pour partir à l'étranger. Il choisit la France et entre à l'IDHEC en 1984.

Remarqué dès 1989 avec son premier long métrage, *Chine ma douleur* (Prix Jean Vigo), il accède à la renommée internationale en 2001 avec son roman *Balzac et la petite tailleuse chinoise*, qu'il adapte avec succès pour le grand écran : le film - son quatrième après *Le Mangeur de lune* et *Tang le onzième* - est sélectionné au Festival de Cannes et aux Golden Globes. Il a depuis écrit un nouveau roman, *Le complexe de Di*, qui a reçu le Prix Femina en 2003.



D'où vient l'idée de ce film ?

En fait j'ai commencé à travailler sur cette histoire avec Nadine Perront il y a 5 ou 6 ans, avant même d'écrire le scénario de *Balzac et la petite tailleuse chinoise*. Cette histoire est née d'un fait divers lu dans un quotidien chinois, qui racontait que deux jeunes femmes - travaillant toutes les deux dans la même usine, l'une comme ouvrière et l'autre en tant qu'infirmière - avaient été condamnées à mort parce qu'elles étaient homosexuelles et soupçonnées d'avoir tué le père de l'une d'entre elles. On avait retrouvé cet homme mort sur son lit et on avait pensé que ces deux femmes l'avaient assassiné pour continuer à vivre un amour que cet homme réprouvait. Cela nous a inspirés.

Qu'est-ce qui vous a particulièrement attiré dans ce fait divers ?

Tout comme *Balzac et la petite tailleuse chinoise* n'était pas un film sur la révolution culturelle, *Les Filles du botaniste* ne traite pas de l'homosexualité féminine. C'est une histoire d'amour fusionnelle entre deux êtres et il se trouve que ces deux êtres sont des femmes. Mais il n'y a dans mon propos ni jugement sur cette relation, ni voyeurisme.

Votre regard sur ces deux femmes est beaucoup plus tendre que celui que vous portez sur les hommes qui les entourent...

J'ai sur ces hommes le regard de ces deux femmes... Le père c'est l'autorité. Le mari c'est la virilité. Enfin une viri-



lité de façade car cet homme ne sait pas ce que sont les femmes, il se contente de l'image que la société lui impose de ce qu'elles devraient être. Il est plus maladroit que sot en définitive. J'ai quand même fait très attention à ne pas tomber dans la caricature : ces deux hommes sont finalement assez représentatifs de bon nombre d'hommes que l'on rencontre aujourd'hui.

Vous reconnaissiez-vous dans ces personnages ?

Je ne m'identifie pas réellement à ces deux hommes, ceci dit, tous les hommes ont des moments de maladresse avec les femmes. Dans ces personnages, je reconnaissais surtout la génération précédente, celle de mon père et de mon grand père.

Pourquoi avoir choisi de situer le film dans les années 80 ?

L'époque intervient comme toile de fond et sert de support au déroulement de l'histoire, mais elle aurait pu se passer bien avant tout comme elle est très contemporaine. Même la Chine n'est pas un contexte nécessaire au film, qui aurait pu être tourné de nos jours dans le Chinatown de Paris ou à New York. L'important tient dans les rapports qui lient ces personnages. Même les rapports entre Cheng An et le botaniste sont très classiques : elle ne peut pas quitter son père ni son jardin. Lui le sait et s'en sert. C'est là une autre forme d'amour, de l'amour filial, que l'on rencontre dans toutes les sociétés et à toutes les époques.

D'où vient l'idée du jardin botanique ?

Avec ses plantes rares, certaines dangereuses, il ajoute de la sensualité et du mystère à l'histoire.

De film en film, on vous devine un ardent défenseur des libertés individuelles...

Ce n'est pas la finalité de mon travail. Si j'étais un ardent défenseur des libertés, quelle qu'elles soient, je serais politicien ou dissident comme certains de mes amis. Je place mon travail sur le plan d'une recherche purement personnelle, motivée par ma perception des sentiments humains. Je me considère simplement comme un réalisateur qui raconte des histoires. Je me sers d'un environnement que je connais pour les raconter mais ces histoires sont parfaitement universelles et intempo-

relles. C'est une recherche purement artistique et esthétique. Ce pour quoi je me bats, c'est ma liberté de créer.

Justement, comment s'est monté le film ?

Mes films ne sont jamais simples à monter. Celui-ci a sans doute été encore un peu plus difficile à financer. Du fait du sujet, nous ne pouvions pas faire appel à une maison de production chinoise : elle n'aurait pas eu l'autorisation de s'investir dans ce film car l'homosexualité est un sujet tabou en Chine. Il nous a donc fallu chercher de l'argent ailleurs. Je suis assez habitué à ce genre de combat, tout comme ma productrice Lise Fayolle, qui s'est battue pendant plus de 4 ans pour le financement du film, avant de le trouver en France et au Canada.

Vous n'avez pas eu l'autorisation de tourner en Chine et pourtant vous souhaitez réaliser ce film chez vous...

Je n'ai été ni vraiment surpris, ni vraiment affecté par cette décision. J'ai essayé bien sûr, mais je me suis heurté à un non ferme et définitif. Après avoir tenté par tous les moyens d'obtenir ces autorisations, nous avons contourné le problème et nous avons choisi de tourner au Vietnam. Les décors naturels y sont somptueux et très proches de ceux de la région chinoise où nous compptions filmer : la nature se fiche complètement des frontières !

Vous n'êtes vraiment pas affecté par ce refus ?

Je suis seulement triste. J'ai des amis réalisateurs et écrivains chinois, vivant en Chine, qui ont de grandes difficultés à tourner leurs films ou à publier leurs livres. Récemment l'un d'eux me disait : "si ce pays ne peut pas me permettre, voire m'interdit, de créer librement, ce n'est pas mon pays". Moi, je pense toujours que la Chine est mon pays. Un pays difficile, mais mon pays quand même. Je me souviens de mon premier film Chine ma douleur qui, il y a 17 ans déjà, avait été interdit par la censure chinoise. Je l'avais donc tourné en France dans les Pyrénées. Un jour, sur le plateau, j'ai réalisé que moi, Chinois, j'étais en train de tourner un film interdit. Je me suis mis à pleurer en imaginant que je ne pourrais plus jamais rentrer chez moi et je pensais à ce que mes parents risquaient des conséquences de ma folie...





Aujourd'hui c'est différent ?

Aujourd'hui les temps ont changé et moi aussi. J'ai moins d'états d'âme.

Ce refus d'autorisation officielle était-t-il assorti de menaces ou de dictats ?

Non... Seulement de suggestions et de conseils.

Qu'avez-vous pensé de l'attitude de Zhou Xun (l'actrice de *Balzac et la petite tailleuse chinoise*), à qui vous aviez proposé le rôle et qui l'a finalement abandonné ?

Il est vrai qu'elle a été convoquée et qu'on lui a suggéré de ne pas tourner dans ce film. Elle a fait un choix. Je le regrette beaucoup et, pour le coup, j'en suis personnellement touché car c'est une amie et j'aurais souhaité qu'elle ait un peu plus de détermination. Dongfu Lin et Li Xioran, deux très grands acteurs chinois, n'ont pas eu ces craintes, pas plus que les techniciens chinois de premier plan avec qui je souhaitais travailler. Tous ont accepté avant tout parce qu'ils avaient aimé le scénario. Pendant le tournage, ils ont été d'un grand soutien, tant moral qu'artistique.

Le fait d'avoir dû adapter le rôle pour une actrice occidentale ne vous a pas posé problème ?

En fait non... Je suis assez heureux d'avoir été forcé de faire d'An une métisse. Du coup, métisse, elle ne l'est pas seulement physiquement, mais aussi intellectuellement, culturellement et idéologiquement. Peu comprise et presque rejetée par les autres, elle est plus que quiconque affamée d'amour et de tendresse. L'adaptation n'a pas été très difficile : le métissage est un sujet que je connais bien puisque je suis moi-même un métisse culturel.

Quelle est votre méthode de travail avec les acteurs ?

Je les respecte et je leur fais confiance mais pendant le tournage, je suis très concentré sur leur jeu. J'essaye de leur parler le moins possible de leur personnage et je me contente souvent de leur donner les indications qui leur permettront de trouver la vérité et l'authenticité du rôle en eux. Je n'aime pas faire de cours d'analyse psychologique des personnages, je priviliege plutôt les

répétitions pendant lesquelles on peut discuter. La mise en place d'un personnage est un travail à quatre mains qui doit se faire avec l'acteur.

Contrairement à *Balzac et la petite tailleuse chinoise*, ce scénario a directement été écrit pour le cinéma sans passer par la case "roman"...

En général, j'écris de façon très visuelle. Je suis obligé de faire ainsi parce que j'écris en français, qui n'est pas ma langue maternelle. L'écriture littéraire est un travail solitaire. L'écriture cinématographique est un travail d'équipe. Le regard du réalisateur est primordial, mais il passe par l'environnement : celui des techniciens et des acteurs. Il faut donc ne pas se tromper dans le choix des collaborateurs qui doivent, eux aussi, être des créateurs. Un film, c'est une histoire d'amitié, de complicité et d'amour entre des hommes et des femmes qui sont lancés, ensemble, dans la même aventure.

Les différentes langues parlées sur le plateau ne vous ont pas posé problème ?

Ce qui était amusant avec ça c'est que quand quelqu'un se mettait en colère, personne ne le comprenait et cette colère retombait aussi vite qu'elle était née. Le défi était plutôt d'arriver à faire ce film dans un laps de temps très court - 42 jours - et avec un budget serré. Je devais être sûr de chaque plan et ne rien laisser au hasard, à l'improvisation, ou à une trop longue réflexion. C'est une question de discipline, je m'y suis plié. Là encore j'ai été merveilleusement secondé par une équipe qui, malgré les difficultés de langage, a travaillé de façon très homogène. Guy Dufaux, qui fut mon chef opérateur sur *Tang le onzième* et avec qui je voulais absolument retravailler, est un homme exceptionnel et un artiste inspiré. An Bin, chef décorateur chinois célèbre, a fait sur ce film des décors d'une rare beauté qui enrichissent le propos et ne se contentent pas d'illustrer l'histoire ni de lui donner une petite touche chinoise.

Que souhaiteriez-vous que le public dise à la sortie de votre film ?

Qu'il l'aime. Qu'il l'a trouvé beau et émouvant. Le public accomplit en allant dans les salles l'ultime partie de la création.



ENTRETIEN AVEC
MYLÈNE JAMPANOÏ
(MIN LI)

A 23 ans, Mylène Jampanoï est essentiellement connue pour ses apparitions dans *Les Rivières Pourpres 2* d'Olivier Dahan et *36 Quai des orfèvres*, signé Olivier Marchal. L'année 2006 devrait la révéler au grand public, avec *Les Filles du botaniste*, qu'elle a tourné en chinois, et *La Vallée des fleurs*, troisième long-métrage de Pan Nalin après *Ayurveda* et *Samsara*.



Comment avez-vous été contactée pour ce rôle ?

Mon agent m'a parlé de ce scénario alors que je tournais dans l'Himalaya. Il n'a évidemment pas eu besoin d'insister pour que je rencontre Dai Sijie, dont j'avais vu *Balzac et la petite tailleuse chinoise* et lu *Le complexe de Di*.

Quelle a été votre première impression à la lecture du scénario ?

Un sujet poétique, violent et pudique. Un scénario extrêmement bien écrit et construit. J'ai tout de suite vu le personnage que Sijie pouvait me confier, il ne me restait plus qu'à le convaincre que j'étais capable de tenir ce rôle.

Le personnage est une Chinoise... et vous ?

Je suis de mère française et de père chinois. J'ai un "petit côté" asiatique, mais avec un gros handicap... J'ai les yeux verts qui virent au gris, ce qui n'est pas vraiment courant en Chine ! De plus j'ai été éduquée en français et, même si j'ai vaguement souvenir d'avoir "appris" le mandarin dans ma prime enfance, ce n'est pas une langue que je parle couramment. Bref, la difficulté était là : Sijie cherchait une Chinoise et je ne l'étais pas !

Comment s'est passée votre rencontre avec Dai Sijie ?

Une saga ! Lise Fayolle, la productrice, m'a demandé de venir rencontrer Sijie... à Pékin ! Trois jours en Chine pour un casting, c'est déjà assez irréel. En plus, Lise, qui voulait absolument que je décroche le rôle, avait insisté pour que je me munisse d'une paire de lentilles de contact marron foncé afin de montrer à Sijie que je pouvais facilement passer pour une Chinoise. J'ai donc pris l'avion pour Pékin où, en plein mois de décembre, il faisait un froid quasi sibérien. Sans doute parce que la Chine était pour moi un pays très exotique, je pensais débarquer dans une température estivale ! Avec mon jean, mon

T-shirt et ma petite veste parisienne, je grelottais de froid. Le premier geste de Lise a été de me consigner à l'hôtel, le temps pour elle d'aller m'acheter une doudoune et des bottes fourrées. En fait, cela m'a permis de réfléchir. J'ai jeté mes lentilles de contact à la poubelle et je me suis présentée à Sijie telle que j'étais. Ce que je savais de lui me confortait dans l'idée qu'il n'aimait pas les faux-semblants, le bluff ni le superflu...

Vous avez fait un essai ?

Oui, dans ma chambre d'hôtel, avec l'acteur déjà choisi pour tenir le rôle de mon mari dans le film. Une scène particulièrement violente que j'ai apprise, sur place, phonétiquement en chinois. J'étais quand même légèrement angoissée...

Qu'est ce qui a décidé Dai Sijie à vous confier le rôle ?

Ça il faut le lui demander ! Moi je suis rentrée à Paris, convaincue que ce rôle était pour moi, mais consciente de mes handicaps. J'étais désemparée. Quelques jours plus tard Lise m'a appelée pour me dire que j'avais le rôle, que je le jouerais sans lentilles de contact et que Sijie réécrivait le personnage pour lui donner une identité qui correspondait à la couleur de mes yeux. Il a donc doté Min d'une mère russe et d'un père chinois, et en a fait la rescapée d'un tremblement de terre. Et tout cela fonctionne merveilleusement.

Comment s'est passé votre travail sur le film ?

Passées les maladresses que j'ai commises du fait que je ne connaissais rien ni de la Chine ni du Vietnam et que, tout compte fait, je savais peu de chose des mentalités et de la psychologie chinoises, j'ai trouvé mes marques assez rapidement et je m'y suis accrochée. Le rôle était difficile. J'ai d'abord dû apprendre à devenir chinoise. A parler sur un ton discret, voire humble. A marcher sans lancer mon corps en avant et en faisant de tout petits pas. Je ne pouvais pas éviter de tourner en chinois pour certaines scènes : j'ai donc passé des nuits seule à répéter le texte en phonétique. J'avais imaginé le moyen de coller cette phonétique aux musiques de chansons que j'aimais, le texte chinois remplaçant les paroles originales. Et puis j'ai compris que Sijie voulait avant tout que je lui donne les émotions qu'il recher-

chait et que mon jeu soit juste. Il préférait que je m'investisse dans le personnage, même si cela devait se faire quelquefois au détriment de la technique. J'ai vécu trois mois avec Li Min. À la fin, c'était elle qui dormait, qui se brossait les dents le matin, qui riait ou pleurait. J'étais en apnée... On ne sort pas indemne d'un tel rôle.

Quels étaient les rapports de travail avec vos partenaires ?

Nous faisions le même film et nous nous comprenions souvent autrement que par le langage. DongFu Lin parle un peu l'anglais et nous arrivions à communiquer. Avec Li Xiaoran nous communiquions autrement. Nos rôles exigeaient de nous une intimité, une complicité que nous avons trouvées autrement qu'au travers du langage. En fait, nous n'avons pas eu le choix. Nous étions un peu paumées toutes les deux ! Tourner au Vietnam dans une langue que je ne maîtrise pas a été déstabilisant, mais j'imagine sans peine ses difficultés, elle qui est une star dans son pays et qui a une grande habitude du cinéma chinois. Devoir se plier à des façons de travailler qui lui étaient totalement étrangères a dû être une expérience assez violente. Bref, ni elle ni moi n'ayant de repères solides, nous nous sommes aidées mutuellement. La communication ne pouvait passer que par le feeling. Quand nous étions connectées, tout coulait et quand nous ne l'étions pas, Sijie nous aidait à nous y retrouver.

Quel souvenir gardez-vous de votre travail avec Dai Sijie ?

Cela ne pouvait que fonctionner entre nous parce qu'il a un grand respect pour les acteurs et – cela vient sans doute de sa culture – une patience et une rigueur infinies. Je ne l'ai jamais entendu crier sur le plateau. Il est à l'écoute des propositions qu'on lui fait : même si elles ne correspondent pas à ce qu'il veut, au moins il les écoute.

Que vous a appris ce film ?

Mais j'apprends quotidiennement, de film en film ! Je débute au cinéma et j'apprends tout ce qui fait l'environnement d'un film. Très curieusement, je viens d'enchaîner deux films dirigés par des réalisateurs asiatiques, chacun travaillant de façon différente. Et bien il y a un "avant" ces films et un "après"...





ENTRETIEN AVEC
LI XIAORAN
(CHENG AN)

Star de la télévision chinoise, Li Xiaoran, 27 ans, est connue pour son indépendance et sa forte personnalité. Depuis le succès de la série *Comme le vent, comme la pluie, comme le brouillard*, elle fait l'objet d'un véritable culte dans son pays, de nombreuses Chinoises ayant adopté sa coiffure et son allure. Passionnée de littérature et de cinéma, elle voit un intérêt particulier aux stars chinoises du cinéma muet des années 30.



S'agit-il de votre premier film tourné avec un réalisateur étranger ?

Dai Sijie n'est pas pour moi un réalisateur étranger. C'est un réalisateur chinois qui vit à l'étranger... Mais c'est la première fois que je participe à un film produit par des étrangers et c'est une expérience que je n'oublierai pas ! L'équipe parlait l'anglais, le français, le vietnamien, plusieurs dialectes chinois et malgré tout, tout le monde s'entendait et se comprenait très bien. Mais ce qui m'a le plus surprise, ce sont les méthodes de travail, très différentes de ce que je connaissais sur les films chinois.

C'est-à-dire ?

Le respect de la hiérarchie par exemple... Sur un tournage chinois, chacun s'adresse directement à l'autre, quel qu'il soit et à n'importe quel moment, ce qui crée une certaine confusion sur le plateau. Sur *Les Filles du botaniste*, il y avait un respect de la hiérarchie et une rigueur dans le travail auxquels je n'étais pas habituée. Bien sûr, comme les autres acteurs, j'avais un accès direct et permanent à Dai Sijie, mais cela concernait mon travail d'actrice. Sur le plateau, tout se faisait dans le calme, sans stress ni éclats de voix.

Quelle était votre relation avec Dai Sijie ?

Vraiment excellente, et je ne dis pas ça par convenance. J'ai aimé sa rigueur et, très curieusement, sa flexibilité. Il ne refuse jamais de discuter d'une scène avec un acteur. Ce n'est pas un réalisateur buté, qui donne des ordres définitifs, mais au contraire quelqu'un de très souple qui, sans admettre l'improvisation, fait suffisamment confiance aux acteurs pour leur permettre de s'exprimer personnellement. C'est un homme très concentré sur un tournage. Il force le respect.



Quels ont été vos débuts au cinéma ?

Comme pratiquement toutes les actrices chinoises, j'ai commencé par la danse. J'ai posé pour des calendriers de beauté et des couvertures de magazines. Mais j'ai vite compris que pour une danseuse, la limite d'âge est atteinte très tôt. Je ne voulais pas me retrouver à 30 ans, chaussons pendus et bras ballants... J'ai donc pris des cours de théâtre et je me suis servie de ma petite notoriété pour me présenter aux castings. J'ai décroché des rôles secondaires puis, à force de travail et d'énergie, des rôles plus importants dans des séries télé. Et puis il y a eu le bon rôle dans la bonne série. Du coup j'ai changé de statut et j'ai eu accès à des réalisateurs importants. Et me voilà...

Quelle image le public chinois a-t-il de vous ?

Celle d'une jeune femme moderne et dynamique, mais attachée aux valeurs culturelles et sociales. J'incarne ce qu'est, ou ce que souhaite être, la femme chinoise contemporaine.

Vous n'avez pas peur que ce rôle à contre-emploi surprenne votre public ?

Il est probable qu'une partie du public aura du mal à accepter cette histoire. Même s'ils se disent émancipés, beaucoup de Chinois sont restés très prudes sur les questions de l'amour et des relations de couple... nous verrons bien lorsque le film sortira en Chine.

Pourquoi avez-vous accepté ce rôle ?

Parce que j'ai vu dans ce film deux histoires, l'une d'amour et l'autre de respect filial. Il y a dans le rôle de Cheng An deux personnages très différents, dissemblables, presque opposés. Tendresse et violence. La jeune fille soumise à son père n'est pas la même que celle qui découvre un amour qu'elle n'imaginait pas. D'ailleurs, qu'est-ce que cette jeune fille discrète, effacée, enfermée dans son île et peu au courant des choses du monde, aurait pu réellement savoir de l'amour ?

Comment définissez-vous la relation qui unit ces deux jeunes femmes ?

Deux solitudes, deux souffrances, deux manques voisins qui se rencontrent. Ces deux femmes passent de l'amitié à l'amour et font de cet acte de tendresse, réprobé par la société, une relation naturelle. Elles n'ont absolument pas conscience de transgresser les lois morales, mais elles savent que cette relation est à ce point dérangeante, provocante, qu'elle doit

rester secrète. Elles imaginent donc ce subterfuge pour gagner une apparence de normalité sociale. En fait ce sont deux enfants qui jouent avec le feu et allument, sans le vouloir, un brasier qui va les consumer. C'est une relation tendre, joyeuse, émouvante.

Quel a été votre rapport de travail avec une partenaire dont vous ne parlez pas la langue, mais avec qui vous avez à l'écran une relation très intime ?

C'est très curieux... Alors que nous étions quasi obligées de passer par un interprète pour nos échanges quotidiens, nous nous comprenions parfaitement pendant les prises sur le plan de l'émotion. Je suis persuadée que nous nous sommes entraînées, que le jeu de l'une tirait celui de l'autre. Je crois surtout que nous avons eu de la chance, Mylène et moi, de lire le même scénario et de le comprendre de la même façon.

Que savez-vous des années 80 en Chine, époque où se situe le film ?

Pas grand-chose en fait. La jeune génération, surtout celle qui habite les grandes villes, n'est pas tournée vers son passé historique. Bien sûr, je me suis renseignée en lisant le scénario. J'ai lu, j'ai posé des questions à mes parents, mais tout cela reste assez fragmentaire. Ceci dit, l'époque n'influence pas directement la narration, elle ne nourrit pas mon rôle. Cette histoire est intemporelle et universelle. C'est aussi ce que j'ai beaucoup aimé dans le scénario : on joue sur des émotions qui sont à la fois très anciennes et parfaitement contemporaines.

Qu'avez-vous appris de ce film ?

L'importance de la rigueur dans les moindres détails du travail. Par exemple, la scène dans la serre avec les plantes hallucinogènes : je l'avais longuement répétée car c'est une scène importante et difficile. Sijie n'était pas satisfait. J'ai donc recommencé la prise plusieurs fois et, à chaque fois, j'avais l'impression de la jouer de la même façon. Mais pas Dai Sijie, qui a fini par obtenir ce qu'il voulait. Cela tenait à une inflexion de voix, à une intensité de regard que je n'avais pas eue auparavant. On est beaucoup moins attaché à ce genre de détail sur un film chinois.

Qu'est ce que vous attendez de ce film ?

Il m'a déjà donné tout ce que j'espérais.